

Emmanuelle SIBEUD, *Une science impériale pour l'Afrique? La construction des savoirs africanistes en France 1878-1930*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, 2002, 356 p., bibliogr.

Abdoulaye Gueye

Altermondialisation : quelles altérités?
Alterglobalization, Which Alterities?
Altermundialización : ¿cuáles alteridades?
Volume 29, numéro 3, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/012618ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/012618ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gueye, A. (2005). Emmanuelle SIBEUD, *Une science impériale pour l'Afrique? La construction des savoirs africanistes en France 1878-1930*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, 2002, 356 p., bibliogr. *Anthropologie et Sociétés*, 29 (3), 226–228. <https://doi.org/10.7202/012618ar>

elle enseigne que Nietzsche s'inscrit, avec certains contemporains comme Bergson, dans une critique du rationalisme qui n'en pose pas moins la puissance de la raison.

Au terme de ce décapant examen de Vacher, aux prises avec le problème de l'interprétation, Méchoulan critique l'herméneutique pour ce qu'elle enfouit le sens dans d'insondables profondeurs. Tout à l'inverse, il condamne la superficielle clarté des surfaces. Il développe alors l'idée du principe de léger-écart qui, s'il ne rompt avec les surfaces, en propose une lecture décalée alimentée par un art des points de vue. Il appelle ainsi à une intelligence de la lecture dont la société dite du savoir semble faire l'économie.

Plus qu'un brûlot, plus que la déconstruction du propos d'un auteur, ce livre est une invite à une lecture exigeante et rigoureuse qui prend la mesure de son objet dans toute sa densité. Méchoulan cherche à rendre à Nietzsche toute la complexité qu'on lui doit si on veut bien saisir les directions multiples vers lesquelles s'oriente son œuvre. Ce faisant il montre les insuffisances du propos de Vacher. Mais en définitive, Nietzsche n'est qu'un prétexte.

Au final, Méchoulan fait sien un questionnement sur le sort réservé aux textes et à la réflexion intellectuelle. Il ne fait pas dans la dentelle, certes : à traits grossis, il présente journalisme et intellectualisme, louant celui-ci et vilipendant celui-là tout en les considérant comme nécessaires. L'on pourrait contester les portraits qu'il esquisse pour leur rigidité. Pourtant, il résulte de son exposé un questionnement touffu sur deux manières de rapport au texte et même au monde. C'est une réflexion fine qui met en jeu non sans détours ce qu'il advient, dans notre société, de la rigueur, de la complexité, de la lenteur dans une ère où l'enflure médiatique qui ne s'encombre pas de ces attributs s'est bâti un nid plus que confortable.

Référence

VACHER L.-M., 2004, *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste*. Montréal, Liber.

Martin Lambert (martin.lambert.2@ulaval.ca)
 Département d'anthropologie
 Université Laval
 1398, rue de la Sapinière
 Lévis (Québec) G6K 1B7
 Canada

Emmanuelle SIBEUD, *Une science impériale pour l'Afrique? La construction des savoirs africanistes en France 1878-1930*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, 2002, 356 p., bibliogr.

Sous l'impulsion de Foucault, faire l'archéologie d'une science est devenu une mode fort répandue dans le milieu universitaire. Dans celui des chercheurs africanistes en particulier, cette entreprise foucauldienne a trouvé dans le livre du philologue congolais Valentin Yves Mudimbe l'une de ses premières et meilleures réalisations. En effet, *The Invention of Africa : Gnosis, Philosophy and the Order of Knowledge*, internationalement plébiscité tant chez les africanistes anglophones que chez leurs homologues francophones, apparaît comme

la première archéologie systématique de l'africanisme. Le livre d'Emmanuelle Sibeud peut être classé, à bien des égards, dans cette entreprise universitaire. En effet, l'auteure, historienne de formation, s'attelle à établir et à rendre raison des mécanismes de construction de l'africanisme comme science dans le contexte géographique français.

Pour ce faire, Sibeud choisit une démarche méthodologique classique dans sa discipline. En effet, elle entreprend une exploitation très fouillée de diverses archives, dont celles de la France d'Outre-Mer et du Service Historique de l'Armée de Terre, ainsi qu'un dépouillement de revues universitaires mais surtout de publications non scientifiques.

Sibeud organise tout son argumentaire autour de l'idée forte selon laquelle la construction du savoir africaniste en France n'est pas clairement le fait de scientifiques reconnus institutionnellement, mais découle en partie de l'effort d'une minorité d'administrateurs coloniaux très imprégnés des réalités du terrain africain. Ces chercheurs, que d'aucuns qualifient d'amateurs, s'étaient organisés en un réseau qui incluait également des universitaires, lesquels, du fait de leur méconnaissance empirique du continent africain avaient autant besoin des coloniaux, dont ils pouvaient obtenir des données de terrain, que ces derniers avaient intérêt à se les allier en vue d'accéder à une reconnaissance scientifique.

Selon Sibeud, l'entreprise de construction de l'africanisme comme science en France se déroule entre la fin des années 1870 et 1930. L'année 1878, qu'elle désigne précisément comme le début de cette entreprise, correspond précisément à l'expression d'une demande de connaissances sur les sociétés africaines en France. Le choix de cette année peut paraître arbitraire dans la mesure où un peu moins de cinq ans plus tôt, la France avait déjà mis sur pied une commission de voyages chargée d'encourager et de financer des missions scientifiques à destination du continent noir. Seulement en 1878, le Parlement français vote la première subvention de plusieurs milliers de francs pour financer la mission de l'abbé Michel Debaize. Ainsi, la connaissance de l'Afrique devient clairement un besoin officiel de la République, et non pas celui de quelques têtes brûlées d'explorateurs. Quant à l'année 1930 comme moment d'avènement d'une science africaniste en France, elle correspond à la création de la première association de chercheurs se dévouant entièrement à l'étude des sociétés africaines : la Société des africanistes.

Les mécanismes et les agents de construction de l'africanisme en France font de celui-ci une science bien spéciale, qui se présente à la fois comme « pratique et idéologie ». Elle est censée rendre compte, avec toute la minutie possible, des particularités culturelles, géographiques et physiques des sociétés africaines. Mais en même temps, elle est un instrument de légitimation au service de la fièvre expansionniste française. L'africanisme a eu sa part de contribution à l'invention et à la légitimation de la fameuse « mission civilisatrice » par laquelle la France désignait son expansion jusqu'au cœur de l'Afrique.

Dans ce livre, Sibeud présente avec minutie tous les enjeux et conflits de légitimité qui se saisissent d'un champ de recherche où la frontière entre détenteurs de la légitimité officielle et *outsiders* est assez clairement perceptible. On voit ainsi s'affronter, d'une part, des chercheurs de salon, n'ayant aucune connaissance du terrain africain mais pourvus des diplômes qui attestent de leur science et font autorité, et, d'autre part, des hommes de terrain, administrateurs coloniaux qui pratiquent assidûment les sociétés africaines mais sont dépourvus du diplôme universitaire.

Au-delà des conflits de légitimité, la connaissance de l'Afrique crée un clivage entre les tenants de l'anthropologie physique, très positivistes, qui croient à l'infériorité génétique

des Noirs, et des ethnographes persuadés que l'avancement des peuples africains sous l'encadrement de la civilisation française est un objectif bien réaliste.

Une science impériale pour l'Afrique? aurait certainement bénéficié d'une grande fortune s'il avait été publié trente ans, voire dix ans plus tôt. Car il s'agit d'un livre, qui, par son objet étude, s'inscrit parfaitement dans un débat intellectuel – ou plus précisément universitaire – spécifiquement français. Se saisir, comme le fait Emmanuelle Sibeud, de la construction de l'Afrique à travers l'africanisme, c'est bien entendu prendre part à une réflexion scientifique française sur la contribution de la colonisation dans la production du savoir africaniste. Au cours des années 1970, quelques universitaires marxistes s'étaient engagés dans une critique stimulante de la production de ce savoir. Plus récemment, au milieu des années 1990, un débat de la même veine s'est développé dans le milieu des chercheurs sur l'Afrique en France. Il opposait des spécialistes de l'Afrique de naissance et d'ascendance européenne et des africanistes d'ascendance africaine formés dans les universités françaises. À la différence du premier, le deuxième débat allait au-delà de la remise en question de la validité du savoir africaniste originel pour poser la question de la pertinence et de la légitimité d'un savoir dans la production duquel serait exclu le discours des acteurs du cru : les historiens africains, en clair.

Abdoulaye Gueye (agueye@uottawa.ca)
 Département de sociologie
 Université d'Ottawa
 C.P. 450, succ. A
 Ottawa (Ontario) K1S 6N5
 Canada

Ida SIMON-BAROUH, *Saur Duong Phuoc, une Cambodgienne nommée Bonheur*. Paris, L'Harmattan, 2004, 367 p., illustr., bibliogr.

Ethnologue spécialiste de l'Asie du Sud-Est et des diasporas sud-est asiatiques en France, Ida Simon-Barouh travaille depuis plus de vingt-cinq ans avec les Cambodgiens établis à Rennes, en Bretagne. En 1990, elle nous avait donné en collaboration avec Yii Tan Kim Pho, une chronique de la vie quotidienne d'une sage-femme sous le régime de Pol Pot (*Le Cambodge des Khmers Rouges*). Elle reprend ici la même technique ethnographique – décrire la vie quotidienne à travers l'histoire de vie d'une femme – en l'approfondissant sur le double plan de la diachronie (Saur Duong Phuoc raconte son existence depuis sa naissance jusqu'aux années 1980) et de l'ampleur du contenu.

En fait, madame Phuoc n'a pas directement connu la période des Khmers Rouges, car elle était allée rejoindre son mari en France quelques mois avant la chute de Phnom Penh aux mains des communistes radicaux de Pol Pot. Cette période est cependant évoquée dans le livre grâce au témoignage d'un de ses frères réfugié à Rennes, lui-même rescapé des Khmers Rouges.

L'ouvrage est particulièrement intéressant en ce qu'il insiste sur le pluralisme culturel et linguistique du Cambodge d'avant les années 1970, pluralisme que tentent de combattre depuis plus de trois décennies, au nom d'un nationalisme étroit, les régimes politiques – qu'ils